

Pierre Béhel

Les autres

Nouvelles

Les autres

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.com>

Version papier imprimée par :

The Book Edition / Reprocolor

113 rue Barthélémy Delespaul

59021 Lille Cedex

<http://www.thebookedition.com>

Les autres

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

Les autres

Les autres

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Les autres

Les autres

Autour de chez moi

Je suis le dernier humain de la ville. Maintenant, j'en suis sûr. En reste-t-il un autre, ailleurs ? Je ne sais pas. Peut-être. Peut-être pas. Je suis donc peut-être le dernier de mon espèce.

Ils se sont rendus compte que je savais. Leur attitude a changé à mon égard. Ils se méfient. Au début, quand les habitants de la ville étaient encore majoritairement des humains, les autres se faisaient discrets. Ils faisaient tout pour que personne ne se rende compte de rien.

Il m'a fallu du temps pour m'apercevoir du problème. Combien de temps ? Impossible à savoir. Peut-être des années, voire des dizaines d'années. Personne ne m'a crû, bien sûr. Jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Maintenant, ils ne prennent plus la peine de se cacher.

Mes amis ont disparu, un à un. Peut-être que chaque disparition a eu lieu quand la victime se rendait compte de la situation.

Par quel miracle j'ai pu échapper au carnage ? Oui, c'est bien un miracle dont il faut parler. D'abord, il a fallu que je m'aperçoive du problème. Ensuite, j'ai eu de la chance : j'étais chasseur, je tirais dans un stand de tir sportif et je collectionnais les armes. Et puis, il y a

Les autres

des années de ça, j'ai été militaire. J'ai reçu l'instruction des commandos de saboteurs. Je sais fabriquer et manier les explosifs, me servir de toutes sortes d'armes ainsi que me déplacer discrètement en milieu hostile.

Une telle conjonction de hasards est un miracle. C'est peut-être pour cela que je vis encore.

Je ferme mes volets en permanence depuis quelques semaines maintenant. Je les ai même soudés de l'intérieur mais personne ne semble avoir tenté d'entrer. Aucune alarme ne s'est déclenchée et aucun filament témoin n'a été arraché.

Serait-il possible qu'ils ne m'aient simplement pas repéré ? Ou peut-être attendent-ils, sachant que le temps travaille pour eux et que prendre le risque de m'affronter est donc inutile.

Comment font-ils pour éliminer les humains ? Je me suis toujours posé la question. Un poison dans l'eau, dans la nourriture, dans l'air ? Je n'ai pas d'outil pour m'assurer que tout est normal mais je filtre l'eau et je la fais bouillir. Je fais également cuire à cœur ma nourriture. Est-ce que ces précautions arrêteraient un poison ? C'est douteux. Non, ils doivent procéder autrement.

Pour me ravitailler, je sors en début de soirée. Les magasins sont encore ouverts. Les rayons sont

Les autres

pleins. Les produits n'ont pas changé, à quelques exceptions près. Par exemple, ma pâte à tartiner favorite, que je mangeais depuis que j'étais enfant, a disparu. Une des créatures m'a dit qu'elle n'existait plus.

Quand je fais les courses, je suis obligé de bien cacher mon arme dans mon cabas. Mais je suis nerveux. Je transpire. Parfois, je tremble. Et ils sentent tous que quelque chose ne va pas. Comme ils se rendent compte que je ne suis pas des leurs.

La nuit, les créatures ne sortent pas ou rarement. Les rues sont souvent désertes. J'en profite pour me promener. Il faut que je sorte de chez moi. Si je continue de rester enfermé, je vais finir par être totalement fou.

Ma femme a disparu il y a plusieurs années. Je ne l'ai jamais revue. Nous n'avions pas d'enfant. Quant à notre chien, il a été renversé par une voiture peu après. Je suis seul. Je vis seul. Je n'ai jamais été autant seul. Les autres humains me manquent, même mon ancien patron ou cet imbécile de voisin.

Quand, dans la journée, je me réveille en proie à un cauchemar, je vais à la fenêtre et je regarde entre les jointures des volets. Parfois, des créatures discutent entre elles en passant devant chez moi, en montrant ma maison. Je sais que je suis en sursis.

Elles sont là, autour de moi. Elles m'encerclent.

Les autres

Et si je tentais de rejoindre la ville voisine ? Au moins, ainsi, je saurais si l'invasion est limitée ou bien générale. Je saurais si je peux avoir un espoir. Je vais bien m'armer et tenter l'opération.

J'ai chargé la voiture avec des explosifs que j'ai fabriqués, avec des détonateurs commandés à partir de montages électriques dont les interrupteurs sont attachés au tableau de bord. En cas de besoin...

J'ai gardé quelques armes de jet, des grenades artisanales. Je ne les ai jamais testées. J'ignore si elles pourraient m'être utiles. Ca serait le comble que mes propres explosifs me tuent par accident.

Enfin, j'ai mis mes fusils, mes munitions, des provisions pour trois jours...

Quand la nuit est tombée, j'ai pu sortir la voiture du garage sans problème. Il n'y avait personne autour de la maison. J'ai aussi vérifié qu'il n'y avait rien d'étrange sur le toit mais je n'ai jamais vu de créatures se déplacer sur les toits. Elles ne doivent pas pouvoir. Ou cela ne présente aucun intérêt pour elles.

J'ai refermé la porte du garage. J'ai soudé discrètement un filament témoin, comme sur chaque porte d'entrée. Si les issues étaient ouvertes, le filament serait déchiré et je saurais à quoi m'en tenir.

Les autres

Puis j'ai démarré. J'ai roulé doucement. J'étais nerveux. Je transpirais. Je sentais ma sueur couler comme un liquide glacé dans mon dos.

La ville était déserte.

D'où viennent ces créatures ? Qui sont-elles ? Que veulent-elles ? Je n'ai aucune réponse certaine à ces questions. Elles envahissent la Terre, ça, c'est une chose certaine. Des humains disparaissent. Parfois, ils semblent revenir. Mais ils ne sont plus comme avant. Ils sont devenus différents. Ce sont des créatures qui ont pris forme humaine.

Ces choses veulent être discrètes alors même qu'elles sont devenues majoritaires. Je suis à ce jour sans doute le dernier humain de la région. Peut-être les corps humains leur sont-ils nécessaires pour vivre ici. C'est possible.

J'ai emprunté la grande rue. Elle mène à l'autoroute par un chemin relativement direct. Tout était calme. Rien de suspect. Tout était trop calme.

Pourquoi n'ont-elles rien tenté contre moi au milieu de leur territoire ? Je ne sais pas.

C'est en sortant de la ville que c'est arrivé. Il y a un virage à cet endroit. On ne voit pas, avant que la route tourne, ce qu'il y a plus loin.

Les autres

Et il y avait comme un barrage de policiers. Je me suis arrêté. J'ai ouvert ma vitre. Le policier s'est approché, m'a salué.

« Bonsoir, Monsieur. Contrôle d'alcoolémie de routine. Veuillez arrêter votre moteur et me présenter vos... »

Il s'était arrêté soudain. Je l'ai regardé droit dans les yeux. Ce policier était une de ces créatures. Et il venait de comprendre que j'étais le dernier humain de la région. Et que je m'enfuyais.

Le pseudo-policier a regardé le fusil placé sur le fauteuil du passager et il a porté sa main à sa propre arme.

J'ai accéléré. J'ai bousculé une barrière posée au travers de la route. Je crois que mes pneus sont crevés.

Les balles sifflent. La vitre arrière de ma voiture a explosé.

Pourvu qu'il ne tire pas dans le coffre rempli d'explosifs.

Les autres

Woody Alien

« Je ne comprends pas vraiment le rejet dont je fais l'objet alors que je fais tout pour m'intégrer. »

Le docteur Simon Friend n'était pas à l'aise. Il comprenait bien pourquoi le patient allongé dans son divan provoquait une telle réaction de rejet. Il le comprenait d'autant mieux qu'il ressentait une profonde répulsion pour cet individu. Ce n'était pas déontologique. Il devait se raisonner. Un patient est un patient.

Comment l'aider ? Lui dire la vérité ? Cela pouvait être autant salutaire que destructeur. Avec douceur, peut-être... Et le mucus qui dégoulinait de la gueule béante sur le tapis n'était pas là pour simplifier les choses.

« Il faut que vous compreniez que tout être humain a un rejet naturel de ce qui lui est étranger, de ce qui est différent. »

« Mais pourquoi rejeter la différence alors que d'elle naît un réel enrichissement mutuel ? »

« Vous avez raison, bien sûr, mais vous exprimez un raisonnement logique s'adressant aux centres nerveux intellectuels supérieurs. Le rejet est un phénomène naturel bien plus profond, issu de l'inconscient, des strates les plus profondes du psychisme. »

Les autres

« Ne pouvez-vous donc pas contrôler ces tendances malsaines ? »

« Dans une certaine mesure, bien sûr que si. Mais la tendance sera toujours là. En tant que thérapeute, mon devoir est de vous aider à vivre avec la réalité, à vous en accommoder et à savoir trouver votre place dans notre société. Nul ne peut changer le monde ou les caractéristiques fondamentales des psychismes des autres. »

« Oui, je comprends ce que vous voulez dire. Le monde idéal n'existe pas, n'est ce pas ? »

« Complètement exact. »

Simon Friend se sentit soulagé. Son patient semblait bien réagir. Avec un peu de chance, il pourrait s'en débarrasser. Il allait falloir qu'il trouve une façon hypocrite de faire comprendre à son confrère Ernest Lejeune qu'il aurait pu garder son étrange patient. Depuis leur conversation téléphonique où ce patient avait fait l'objet d'une véritable transaction, il n'avait plus eu de nouvelle de ce confrère et ami. En particulier, Ernest Lejeune avait été absent au dernier dîner des Anciens de la Faculté de Psychologie.

Certes, Simon Friend avait obtenu de son confrère que celui-ci reprenne une cliente difficile, une fan de la première heure du chanteur australien Bill Posters. Mais, d'un autre côté, une fan de Bill Posters ne pose pas ses six pattes griffues sur le cuir du divan.

Les autres

Difficile de dire qui avait gagné dans la transaction entre thérapeutes. Mais Simon Friend commençait à espérer que c'était lui.

A plusieurs reprises, la gueule intérieure du patient allongé avait commencé à sortir d'entre les mâchoires externes avant de se rétracter. Le patient hésitait à parler. L'une de ses pattes avait également caressé avec douceur la longue protubérance post-cranienne. Un signe de réflexion, sans doute.

Les petits yeux sombres profondément enfoncés au dessus de la mâchoire externe supérieure, de part et d'autre des orifices respiratoires, se tournèrent vers le thérapeute. De fait, c'est toute l'étrange tête qui se tourna car les yeux semblaient être incapables de le faire. Ils ne disposaient pas non plus de paupières.

« Je vous remercie, docteur. Je pense que je progresse. Vous êtes mon dixième psychanalyste depuis mon arrivée sur cette planète et je crois que, pour la première fois, je vais mieux dès la première séance. »

Sacrebleu. Simon Friend appréciait habituellement qu'un patient lui dise à quel point il était un excellent thérapeute. Mais, en l'occurrence, il aurait préféré que celui-ci ne se sente pas à l'aise en sa compagnie et cherche un onzième psychanalyste au plus tôt. Vite, une hypocrisie.

« Je suis heureux que vous vous sentiez mieux, cher monsieur. »

Les autres

« En fait, il vaut mieux dire madame, docteur, si j'ai bien compris les subtilités de votre langage. »

« Oh, excusez-moi. »

« Ce n'est rien. »

La créature fut debout si rapidement que Simon Friend en fut surpris. Les pattes arrières s'étaient repliées vers le thorax puis le patient s'était déplié vivement, les pattes touchant alors le sol avant que le reste du corps ne se redresse dans la foulée en profitant de l'élan. Il fallait aussi admettre qu'il ne s'agissait pas d'un patient mais d'une patiente.

Il est vrai que la gracieuse rotation opérée en n'enfonçant que très modérément les griffes de ses pattes dans le plancher dénotait une certaine féminité. La patiente se tourna donc vers le thérapeute en se penchant pour que ce qui lui tenait lieu de visage fut à la hauteur des yeux de l'humain. Au delà de la politesse, cela répondait à un problème purement pratique : un corps de près de trois mètres de haut ne pouvait pas entrer totalement déplié et debout dans une pièce où le plafond se situait à moins de deux mètres cinquante du sol.

Le mucus, qui semblait jouer un rôle essentiel dans le bon coulissage de la gueule intérieure entre les mâchoires externes, dégoulinait sur le pantalon du psychanalyste. Simon Friend se força à ne pas bouger et à conserver une expression neutre. Après tout, ce n'était

Les autres

pas pire que ce patient qui lui vomissait sur la chemise à chaque séance. Sauf l'odeur, peut-être.

La gueule intérieure s'avança et la patiente reprit la parole avec douceur tout en fouillant dans un replis de peau de son abdomen, une sorte de poche marsupiale.

« Je suis heureuse d'avoir fait votre connaissance, docteur. »

« Tout le plaisir fut pour moi, madame. »

La créature sortit de sa poche un porte-monnaie d'un style désuet. Elle l'ouvrit avec douceur en faisant jouer deux de ses griffes de sa patte antérieure gauche puis saisit à l'intérieur les billets de banque pour régler le thérapeute. D'une patte, elle lui tendit l'argent tandis qu'une autre rangeait le porte-monnaie dans la poche d'où il venait.

« Merci » répondit sobrement Simon Friend.

La patiente fit une nouvelle rotation et commença à se diriger vers la porte. Elle aperçut alors le paquet qu'elle avait déposé en entrant.

« Oh, j'allais oublier, docteur. Je tenais à vous remercier autrement qu'avec de l'argent. »

Elle se saisit du paquet, l'ouvrit avec précautions et en retira quelque chose d'ovoïde qu'elle déposa sur le tapis. L'objet mesurait une cinquantaine de centimètres de hauteur et semblait être couvert d'une sorte de cuir très proche, tant par la couleur que par la texture, de la peau de la créature. De plus, la chose était animée d'une

Les autres

pulsation régulière. Enfin, elle comportait à son sommet comme un orifice fermé d'où suintait un mucus très semblable à celui dégoulinant entre les mâchoires de la patiente. Simon Friend s'abstint de toute remarque même s'il se demandait quelles injures allait encore subir son pauvre tapis.

« Mais que dois-je faire de cela ? »

« Ne vous inquiétez pas : il saura quoi faire tout seul. »

Sans plus de commentaire, la créature ouvrit avec délicatesse la porte et sortit. La patiente avançait rapidement sur ses puissantes pattes postérieures, à peine gênée par la nécessité de se plier pratiquement en deux pour circuler dans des couloirs destinés aux humains. La secrétaire médicale la salua avec politesse malgré un sourire crispé.

Simon Friend regarda par la fenêtre la créature monter dans une sorte de véhicule qui occupait la plus grande partie de la pelouse. Elle prit place dans une sphère dont elle avait commandé l'ouverture d'une manière inconnue. Une fois la patiente repliée dans la sphère, celle-ci se referma. La sphère en elle-même était bien petite mais ne constituait que le centre du véhicule. De part et d'autre étaient fixés de grandes ailes courbes et épaisses d'environ le tiers du diamètre de la sphère.

Les autres

Sans un bruit, le véhicule s'éleva dans les airs. Aucun moyen de propulsion apparent ne s'était pourtant mis en route. Le seul signe que quelque chose devait se passer, malgré tout, était la teinte de l'herbe qui tourna assez vite au jaune.

Dès que le véhicule se fut élevé lentement à une vingtaine de mètres d'altitude, il s'illumina brutalement et atteint presque instantanément une vitesse prodigieuse. En quelques secondes, le vaisseau avait disparu dans le ciel.

Simon Friend se pinça. Il eut mal. Il ne rêvait donc pas. Et il sentait son pantalon humide du mucus malodorant. Il se retourna vers l'intérieur de son cabinet et aperçut alors la chose posée sur le tapis.

La chose était toujours animée d'une pulsation au rythme de laquelle s'échappait un peu de mucus par le sphincter supérieur. Simon Friend vint examiner de plus près la chose. La dernière chose qu'il vit fut la brutale ouverture du sphincter. Ce qui jaillit de l'oeuf fut trop vif pour que le psychanalyste en ait conscience assez rapidement.

Dans son vaisseau s'éloignant de la Terre, la créature songeait tristement. Il allait être compliqué d'envahir cette planète sans provoquer une réaction de rejet de la part de la population humaine. Tous les

Les autres

psychanalystes qu'elle avait consultés avaient tenu à peu près le même discours.

Pourtant, il fallait bien pouvoir approcher suffisamment les humains pour les inciter à s'offrir aux œufs. Certes, on pouvait compter sur la curiosité des humains qui ne pouvaient pas s'empêcher de regarder au dessus de l'ouverture des œufs. Mais il ne serait pas toujours aussi simple de remettre un œuf à un humain seul dans une pièce. Et faire la tournée de tous les psychanalystes de la planète risquait de prendre du temps. Sans compter que, à la fin, la disparition progressive de cette catégorie de population allait bien finir par éveiller des soupçons.

Et puis, autre chose gênait la créature. Elle ne voulait pas la mort de tous les psychanalystes. Du moins pas tout de suite. Elle devait d'abord comprendre comment convaincre Steve Gournay de l'aimer. Depuis que cet humain l'avait croisée, la créature en était follement amoureuse.

Mais cet amour à sens unique semblait impossible. Elle devrait peut-être lui offrir un œuf à lui aussi avant de se forcer à l'oublier. Ce serait plus sage.

Les autres

Obscurité

Le train fonçait dans la nuit du tunnel. Jamais il ne voyait le jour. Jamais il ne quittait sa ligne, sauf pour aller au garage ou en entretien. En approchant d'une station, il ralentissait puis s'arrêtait précisément pour que ses portes correspondent aux portes de quai.

Seuls les automatismes du système de conduite permettaient cette précision. Les métros de ce type se développaient un peu partout dans le monde : plus sûrs, plus rapides, pouvant être plus fréquents car se séparant du train précédent d'une moindre distance que des trains manuels...

Comme tous les matins, le métro était bondé. Les honnêtes travailleuses et les honnêtes travailleurs étaient comprimés comme des sardines en boîte, la plupart étant debout. Quelques chanceux avaient pu s'installer sur des sièges.

Les plus chanceux d'entre les chanceux étaient montés à l'avant du train et y avaient trouvé une des quelques places assises permettant d'admirer le tunnel parcouru à toute vitesse par le train souterrain. Marc était de ceux-là. Comme un gosse de touriste, il regardait par la grande vitre à l'avant du train.

Les autres

Le tunnel était parcouru de petites lumières qui permettaient aux voyageurs de constater la vitesse à laquelle les voyageurs étaient entraînés, comme dans un manège. Le tunnel en lui-même n'avait pas beaucoup d'intérêt. Un tube de béton, rien de plus, si ce n'est l'équipement ferroviaire. La lumière inondant les wagons éclairait également le tunnel, mais pas à plus de quelques mètres.

Quand le train arrivait dans une station, il en était autrement. Tout d'abord, le train ralentissait. Les voyageurs étaient, selon le sens où ils étaient assis, ou écrasés contre leur siège ou, au contraire, obligés de résister pour ne pas être jetés bas. Les lumières dans le tunnel mettaient de plus en plus de temps à défiler.

L'obscurité était soudain anéantie. Les stations étaient toutes largement éclairées. Les portes de quai tout comme les parois séparant les usagers attendant leur train des voies étaient toutes transparentes. La lumière jaillissait donc dans le tunnel où elle dissipait l'obscurité.

Quand les portes du train et celles de la station étaient bien alignées, alors elles s'ouvraient dans un même mouvement. C'était alors que se déclenchait le ballet entre les voyageurs qui descendaient et ceux qui montaient. Les masses en jeu étaient si conséquentes que l'air était agité de grands vents.

Les autres

Les odeurs de la ville envahissaient toutes les narines. La sueur de ceux dont l'hygiène était douteuse se mélangeait au parfum de la coquette, le savon et le dentifrice luttaienent contre l'adoucissant du pull à peine retiré de sa pile, dans l'armoire à linge.

A l'odeur des hommes et des femmes s'ajoutaient des odeurs variées selon l'endroit ou le moment : une sorte de pourriture liée (paraît-il) aux infiltrations d'eau dans les roches calcaires où les stations étaient creusées, de la nourriture dans une boutique placée en haut d'un escalier mécanique, les repas emportés par les voyageurs pressés devant s'alimenter durant leur trajet, l'urine que certains clochards persistaient à répandre la nuit quand ils avaient pu s'abriter du mauvais temps en restant dans une station, et ainsi de suite.

Les odeurs étaient niées la plupart du temps. On les oubliait. On n'y prenait plus garde.

Il était plus difficile d'oublier le toucher. Les corps se frôlaient ou se bousculaient. La promiscuité apportait quelques désagréments, disait-on, à certaines jeunes femmes ayant eu la malchance de se placer à côté d'un mâle trop entreprenant. Mais les esclandres étaient rares pour ce motif.

Plus fréquentes étaient les batailles rangées entre ceux qui voulaient sortir d'une voiture du métro et ceux qui voulaient y entrer. C'était alors à qui pousserait le plus fort pour se frayer son propre chemin.

Les autres

Mais il était un sens que les voyageurs oubliaient à l'extérieur dans presque tous les cas. C'était l'ouïe. Il était rare que des gens discutent dans le métro. Il y avait trop d'oreilles indiscrètes. Quelque part, le silence des bouches était une règle tacite. Il y avait bien les bruits liés au fonctionnement même du métro : les roues sur les rails, les portes s'ouvrant ou se fermant, les messages de service diffusés par haut-parleur dont ceux annonçant les stations, les cris de douleur d'Untel ou d'Unetelle piétinés...

Les voyageurs étaient à ce point habitués qu'ils ne remarquaient plus tous ces bruits. Le pseudo-silence était devenu, sous terre, la règle. Même dans les stations, le martèlement des pas humains et la mélodie régulière des escaliers mécaniques étaient les sons dominants. Pour garantir le silence de l'environnement, certains voyageurs se couvraient les oreilles d'un casque d'où ils recevaient une musique de leur choix couvrant l'éventuelle cacophonie sur laquelle ils n'avaient aucune prise.

Chacun partait de là où il devait partir. Chacun arrivait là où il devait arriver. Chacun suivait le trajet qu'il devait suivre entre son départ et son arrivée. C'était une routine quotidienne rassurante. L'inattendu était toujours une mauvaise nouvelle : un retard de train, un incident technique quelconque...

Les autres

Marc, donc, était ce jour là un homme chanceux. Il était assis à l'avant du train, regardant par la vitre le train avancer dans le tunnel. En face de lui se trouvait une charmante jeune femme, juste maquillée comme il fallait. Elle était montée la station après celle de Marc. Tous deux sommeillaient. Des centaines d'autres voyageurs s'entassaient, assis ou debout, dans le train. Marc ne les voyait pas, ne les sentait pas, ne les ressentait pas. Il savait se sentir seul dans un transport en commun bondé. Il savait aussi ressentir une personne choisie dans la masse l'encerclant. Il savait isoler la douce senteur fleurie émanant de la jeune femme de l'horrible odeur commune. Il ne pouvait malheureusement pas toucher la peau qu'il voulait croire douce comme celle des pêches. Cela aurait été contraire aux bonnes mœurs, à l'éducation de Marc et à la réputation qu'il voulait conserver, à son honneur en fait.

Peut-être, si la jeune femme descendait à la même station que lui, dans la bousculade, parviendrait-il à utiliser cet ultime sens, celui par lequel transitait la sensualité la plus torride. Il lui resterait aussi à entendre sa voix.

Mais, dans un métro, la voix était rarement douce. Elle ne pouvait qu'émettre des grognements, des plaintes, des cris de douleur ou de colère.

Les autres

Et puis, brutalement, le seul sens que chacun utilisait à satiété fut privé d'informations. Les lumières s'éteignirent toutes ensemble. Le tunnel devint un trou noir où la paroi se confondait avec le passage du train. On ne voyait plus les voies.

Le train lui-même était plongé dans l'obscurité. Celle-ci saisit les voyageurs. Certains se frottèrent les yeux pour s'assurer qu'ils n'étaient pas soudain devenus aveugles.

Le métro n'avait pas freiné. Mais sa vitesse décroissait. Le moteur ne fonctionnait plus et l'arrêt allait donc être progressif.

Dans le noir, le corps se réveille. Il est aux aguets. Il se souvient de la nuit de la savane, des milliers voire des millions d'années plus tôt. Les odeurs de transpiration, de parfums bon marché, d'urine... tout cela envahit les narines. Les rares sons semblent devenir des bruits de tambours. Le tissu indéchirable des sièges semble imprimer la marque de sa trame dans la peau des fesses aussi sûrement qu'un fer rouge de cow-boy marquant le bétail.

Marc ressentait tout cela. Il sentit que son corps émettait une sueur de peur. Il n'était pas le seul.

Des secondes s'écoulèrent. On entendait des voyageurs marmonnant leur exaspération devant une nouvelle panne. Puis il y eut les premiers pleurs d'une femme. Un homme la rabroua aussitôt, lui rappelant

Les autres

qu'elle n'était pas seul et que tout le monde allait être en retard à son travail.

D'instinct, Marc se tourna vers le dessus des portes. Il n'y vit aucun éclairage de secours. Une coupure de courant était bien sûr toujours possible en lien avec une panne mais cet éclairage de secours devait, lui, fonctionner grâce à ses batteries.

Il se saisit, dans la poche intérieure de sa veste, de son téléphone portable. Il voulait voir l'heure, si quelqu'un avait tenté de l'appeler. Il voulait voir quelque chose. Une simple lueur ferait son bonheur.

Le téléphone était autant obscur que le reste. Il semblait ne plus avoir de batterie non plus.

Les secondes ou bien les minutes semblaient s'écouler. Les gens commençaient à s'agiter. On entendait des voyageurs expliquer à leurs voisins que la qualité du service se dégradait décidément sans cesse sur le réseau métropolitain, que c'était un scandale... D'autres s'inquiétaient de l'absence complète d'éclairage, même l'éclairage de secours, et de la même absence du moindre message de service. Une telle panne semblait incroyable. Une telle panne, surtout restaurait l'ouïe.

Les minutes s'écoulèrent. Marc en était certain maintenant. Pas de message. Pas de lumière. L'odeur de la peur commençait à supplanter toutes les autres.

Les autres

La chaleur devenait également étouffante, faute d'air frais amené par le mouvement du train ou sa climatisation.

Marc se leva. Lui, le privilégié, le chanceux, abandonna sa situation pour rejoindre le sort commun. Mais il n'en pouvait plus. Il s'agenouilla sur son siège et plaça une main contre la vitre.

« Mais que faites-vous, bon dieu ? Restez tranquille ! »

Un de ses voisins avait protesté.

« Je vais ouvrir la fenêtre » tenta de se justifier Marc.

« Bonne idée » fut prononcé un peu plus loin.

« Ouvrez toutes les fenêtres avant que l'on crève de chaleur dans cette cocotte-minute » supplia une autre voix.

Rien n'était fait pour rendre aisée l'opération. Les fenêtres étaient censées rester fermées. Mais les mains de Marc glissèrent le long du métal froid et il réussit à trouver les poignées de secours. Il était difficile de les manœuvrer. Elles devaient manquer d'huile. Enfin, il parvint, au bout de longs efforts, à les décoincer.

La fenêtre s'ouvrit. D'autres fenêtres s'ouvrirent. Il y eut des soupirs de soulagement.

Les minutes s'écoulèrent à nouveau.

Les autres

« La panne doit être vraiment sérieuse pour que l'on n'ait même pas un message de service » dit une voix.

« Rejoignons la station la plus proche à pieds par le quai de service » suggéra une autre voix.

Plus loin, quelqu'un répondit. « Il est étroit. Il faudra marcher en file indienne. Si jamais le courant électrique revient, il ne faudrait pas être surpris sur la voie. »

On entendit le métal souffrir. Le système de fermeture des portes était inactif. Les portes étaient restées en place, simplement. Les ouvrir nécessitait donc une certaine force mais pas une telle force que quelques voyageurs ordinaires ne seraient pas en mesure de mobiliser.

Plusieurs portes furent ouvertes. Certaines du mauvais côté, d'autres sur le quai de service.

Quelqu'un se leva face à Marc. Il se précipita à sa suite. Son sourire resta invisible dans l'obscurité. Il sentit l'odeur florale qu'il avait isolée. Il lança sa main en avant et rencontra une autre main. La peau était douce. Si douce.

« Excusez-moi » prononça-t-il doucement.

« Ce n'est rien. Suivez-moi. Quittons cet endroit. »

La voix trahissait la peur, bien sûr, mais son timbre était si sensuel que Marc en oublia sa propre

Les autres

panique. Et, sur le quai de service, il se trouvait juste derrière elle.

Les gens se marchèrent bien dessus un peu mais, globalement, le bruit des pas devint régulier. Placez une foule dans un endroit quelconque et ordonnez lui d'aller à un autre endroit. Rapidement, elle marchera au même pas. Comme il s'agissait de ne pas arriver trop en retard au travail malgré la panne, la foule resta disciplinée. Le train se vidait par les portes ouvertes. Les femmes et les hommes se mirent à se suivre les uns derrière les autres.

Bien sûr, il était impossible de voir devant soi. Mais tous les autres sens restaient mobilisés : l'ouïe, l'odorat, le toucher... Dans un espace confiné, c'est suffisant.

La foule était partie dans un seul sens. Etais-ce un hasard ? Le premier sorti avait dû estimer que la station la plus proche devait être dans ce sens là.

Et puis le premier de la file stoppa avec un cri de douleur. Il venait de rencontrer une porte. Il s'agissait de la porte de secours permettant d'accéder à la station à partir du tunnel. L'homme poussa la barre anti-panique. La porte s'ouvrit. La marche reprit.

La station où les passagers arrivaient était également dans l'obscurité complète. La file indienne s'éclata. On commença à marcher à droite ou à gauche.

Les autres

Certains, trébuchant sur des choses par terre, tombèrent avec un râle de protestation.

La plupart de ceux qui arrivaient dans la station s'arrêtaient très vite. La file indienne, du coup, s'était également immobilisée. Un message la parcourait de son début vers le métro : les premiers étaient arrivés dans la station mais elle était également dans l'obscurité.

Une odeur inhabituelle inondait les narines. La femme vint saisir, avec hésitation, la main de Marc.

« Excusez moi mais j'ai besoin d'un contact, de quelque chose de vivant... Cette odeur... »

« Je vous en prie », répondit simplement Marc.

La peau douce, l'odeur florale, la jolie femme... Marc tentait de profiter de tout cela. Mais cette odeur l'inquiétait. Elle lui rappelait quelque chose. Plutôt quelque chose d'agréable.

Et puis cela lui revint. C'était l'odeur d'un barbecue, d'un bon barbecue l'été sur la plage. Il y avait aussi cette sensation étrange dans certaines boîtes de nuit quand il y avait des éclairs électriques ou des lasers. L'oxygène de l'air, ionisé, se transformait parfois en ozone.

La femme avança tout en se tenant fermement à Marc. Puis elle trébucha. Marc la saisit à bras le corps pour l'empêcher de tomber. Il la tint un court instant dans ses bras.

Les autres

« Attendez... Je veux savoir dans quoi j'ai buté... »

Elle se libéra de la pression de Marc. Elle s'agenouilla doucement jusqu'à être accroupie. Elle avança les mains vers la chose. La parcourut. C'était curieux. Cela s'effritait en surface.

Plusieurs des voyageurs avaient fait les mêmes gestes et se posaient les mêmes questions. Un premier hurla.

« Ce sont des cadavres. La station est pleine de cadavres brûlés. »

Il y eut comme un cri commun, unique, poussé par les centaines de gorges vivantes jusque dans le tunnel. Tous savaient que c'était vrai. Quel horrible accident ou attentat avait pu provoquer une telle panne électrique complète tout en tuant autant de gens ?

« Il faut monter à la surface. »

La foule qui était si calme quelques secondes auparavant se mit à s'agiter. La panique la gagnait. Plus personne ne se préoccupait de son retard au travail.

On marchait sans précautions sur ces masses inertes qui encombraient le chemin. On en avait peur, bien sûr. Mais on savait aussi que ce n'était pas vraiment dangereux.

Il ne fallut pas longtemps pour trouver un escalier. Là encore, des cadavres encombraient les marches. Il aurait fallu avancer avec précautions. Mais

Les autres

la foule courait. La foule piétinait les siens autant que les morts. Cela n'avait pas d'importance. Plus rien n'en avait. Pas même d'être en retard au travail.

Certains connaissaient la station. On les entendait avancer vers la surface sans trop d'hésitation. Leurs pieds connaissaient autant le chemin que le cheval du cocher saoul sait rentrer seul à l'écurie.

L'obscurité semblait ne plus finir. Marc avait perdu la femme. Il avait couru derrière les premiers. Survivre. Survivre. Survivre. Sortir d'ici.

La sortie, enfin. Les barrières de contrôle ne fonctionnaient plus. Elles furent franchies dans le plus grand désordre. Personne ne se préoccupait de valider son titre de transport.

C'était le matin. Pourquoi l'obscurité semblait-elle régner également au delà du sommet des derniers escaliers mécaniques ? En arrivant à la surface, Marc ne dit rien. Tout comme ceux qui l'avaient précédé. Il regardait. Il regardait en haut, vers le ciel. Il regardait autour de lui.

Le ciel était sombre, encombré de nuages de poussière, encore parfois habités de lueurs d'incendie. De la ville, il ne restait que quelques ruines fumantes. Même les cadavres étaient rares.

Seule demeurait l'odeur infâme de la destruction et du feu.

Les autres

Les autres

Rencontres nocturnes

La nuit était tombée depuis une ou deux heures. Les rues de la grande ville étaient désormais presque partout désertes. Les deux policiers avançaient du pas lent de la patrouille. Il fallait surveiller la tranquillité des honnêtes citoyens.

« Et toi, tu n'as pas envie d'avoir un enfant ? »

« Bah, de toute manière, ce n'est pas vraiment à moi d'en décider. Ce sera quand elle voudra. »

Alan n'aimait pas quand son comparse habituel, Steve, remettait cette question là sur le tapis. Bien sûr qu'il aimerait faire un enfant. Mais Jenny n'était pas vraiment pressée.

Et puis, il fallait faire cette patrouille, comme tous les soirs. Il fallait passer dans toutes les rues de la zone puis y repasser autant de fois que nécessaire. Jusqu'à l'aube. Il n'arrivait jamais rien d'important.

Un bruit de combat interrompit la monotonie. Alan pointa du doigt une impasse discrète. Deux citoyens se balançaient des coups de poings et de pieds avec vigueur. Les deux policiers se précipitèrent.

« Holà. Arrêtez vous deux. »

Le combat cessa aussitôt. Les deux individus regardèrent les policiers.

Les autres

« Qui a provoqué l'autre ? » demanda Steve.

« C'est moi », répondit l'un des deux combattants.

« Et j'ai accepté le duel », compléta l'autre.

« Bon, vous avez du change ou une assurance ? »

s'enquit alors Alan.

« Nous avons du change » rigolèrent ensemble les deux combattants.

L'un des deux poursuivit : « mais nous n'irons pas très loin. Il ne faut pas abuser, tout de même. »

« Alors, bonne nuit, Messieurs. »

Les deux policiers s'éloignèrent tandis que le combat reprenait, peut-être un peu plus violemment.

Quand ils eurent franchi le coin de la rue, Steve se retourna vers Alan avec un ton de reproche.

« Franchement, ça se voyait qu'ils s'amusaient. Pourquoi tu as voulu les déranger ? »

« On ne sait jamais. Il vaut mieux vérifier. Il y a des tarés qui défient des gens qui n'ont aucune envie de se battre ou qui, simplement, n'ont plus de change. Et ils n'attendent pas une acceptation formelle pour commencer la bagarre. »

Quelques rues plus loin, l'éclairage public commençait à dater. Le quartier était moins riche et moins bien entretenu. Plusieurs lampes manquaient ou ne fonctionnaient plus.

Les autres

Alan faillit marcher sur l'obstacle. Il aurait pu tomber. Peut-être se casser quelque chose. C'était au milieu du trottoir. Il l'évita de justesse. Steve se pencha pour voir ce que c'était.

« Bon sang » s'exclama le policier.

Il alluma sa lampe frontale pour vérifier ce qu'il voyait. Il recula d'horreur et se retrouva assis sur le trottoir.

Alan regarda à son tour, faisant tourner la chose du bout du pied. Il ne put réprimer un cri. C'était un corps. Un corps humain. Enfin, un cadavre plutôt. Pas de doute là-dessus. Le visage était défoncé. Un des bras était pratiquement écrasé au milieu de ce qui restait de la face.

Alan posa une main sur le front.

« La température est inférieure à trente degrés. Il est mort depuis un moment, sans doute le début de la soirée. »

Steve ne bougeait plus. Il restait assis, immobile, contemplant le cadavre d'un regard fixe.

Dans son appartement, Steve se pencha de nouveau sur la cuvette des toilettes. Un nouveau jet de vomi jaillit de ses entrailles. Il n'avait plus rien vu d'aussi horrible depuis des années. Mais que s'était-il donc passé ?

Les autres

Il lui fallut plusieurs minutes pour reprendre ses esprits. Il se doucha le visage et se rinça la bouche avec le système hydropneumatique de nettoyage des dents.

Il se retourna et vit l'écran principal. Susan apparaissait en gros plan, estomaquée.

« Mais que t'arrive-t-il, Steve ? »

« J'ai vu un cadavre ce soir. Un cadavre au visage défoncé. Le trottoir était plein de sang. »

« Oh, mon Dieu. Quelle horreur ! Mais que faisait-il dehors ? »

« Je n'en sais rien. Il faut que l'on enquête. Je dois y retourner avec Alan. Mais pourquoi m'appelais-tu ? »

« Je... Ce n'est peut-être pas le moment... »

« Si, si, vas-y. »

« Eh bien, je suis enceinte, Steve. »

« L'insémination a marché cette fois ? »

Steve aurait donc un autre enfant. Cela faisait plusieurs mois qu'il essayait avec Susan. Il y avait eu plusieurs prélèvements de sperme et d'ovules. A chaque fois, le laboratoire avait fait ce qu'il fallait. Deux fois, la fécondation avait bien eu lieu mais l'embryon ne s'était pas niché dans l'utérus. La troisième fois était donc la bonne.

« Bon, te voilà de retour, Steve ? »

Alan ne cacha pas son agacement.

Les autres

« Désolé, mais j'ai dû aller vomir. »

« T'es flic, mec. Si tu vomis au moindre crime... »

« Tu appelles ça un moindre crime ? »

Alan haussa les épaules.

« J'ai appelé le laboratoire. Ils envoient une équipe. Elle devrait être là dans quelques instants. »

En effet, un hélicoptère vint se placer au dessus d'eux. Un filin tomba sur le sol à quelques mètres de la scène de crime. L'équipe du laboratoire descendit en se glissant le long du câble. Son matériel suivit le même chemin.

La scène fut rapidement isolée avec des cloisons opaques. Alan et Steve furent priés de poursuivre leur enquête. Ils quittèrent le périmètre sécurisé sans se faire prier. S'éloigner du cadavre sanglant ne pouvait que leur plaire.

De part et d'autre de la rue, des fenêtres s'illuminaient. On devinait des curieux aux fenêtres. L'arrivée de l'hélicoptère ne passait pas inaperçue. Alan ne dépensa pas l'énergie nécessaire pour hausser les épaules. La curiosité mal placée des voisins n'avait aucune importance.

Steve traînait quelques pas derrière Alan. Il avait du mal à avancer.

« Eh bien, qu'est-ce qui t'arrive ? »

Les autres

« Je crois que je me suis cassé un truc en m'asseyant brutalement sur le trottoir. Ma jambe gauche a un problème. »

« Viens au supermarché du coin. Il est encore ouvert. »

Alan aida Steve en le soutenant autant qu'il put. Mais le pantalon du blessé se marquait d'une tâche croissante sur le postérieur.

« Officiers, que puis-je faire pour vous ? » s'enquit le commerçant.

« Pour commencer, j'ai un problème personnel à régler » répondit Steve en montrant son postérieur.

« Vous êtes tombé ? »

« On peut dire ça. »

Steve se plaça dans une micro-cabine. Une lumière verte le parcourut de haut en bas et de droite à gauche. En sortant, il trouva dans le distributeur un pantalon propre, une bombe anti-fuite et une bouteille de lubrifiant.

Alan attendit que son compère fut à nouveau pleinement opérationnel. Il l'attendit dehors. Un reste des anciennes pudeurs, sans doute, mais Alan n'aimait pas voir un autre se déshabiller et... enfin... faire le nécessaire.

Les autres

Steve sortit au bout de quelques minutes. Il marchait normalement.

« Ca va mieux ? »

« Tout à fait. Juste une fêlure. Rien de grave. Il a fallu refaire le niveau, c'était le plus long. »

« Bon, pendant ce temps, le laboratoire a défini l'identité génétique de la victime. Elle habite l'immeuble en face du supermarché. Nous y allons. »

Alan appuya sur la sonnette. C'était la procédure. Personne ne répondit, bien sûr. Il utilisa alors son passe-partout pour rentrer. La lumière était allumée mais personne ne semblait vivant dans la pièce. Steve poussa la reconnaissance jusque dans la salle de bain, vide.

Sur la table principale, il y avait un corps. Un vieux modèle. Une jambe était démontée, posée sur une chaise. Une pièce cassée en avait été extraite. On l'avait nettoyée pour bien voir la référence gravée dans le métal.

« Tu sais ce que je crois ? »

« Oui, Alan ? »

« Le type était en panne, il est descendu au supermarché. Mais il a été stoppé par un type qui lui a lancé un défi. Il n'a pas eu le temps de dire qu'il était descendu avec son vrai corps. Et l'autre lui a balancé son poing dans la gueule. Peut-être qu'il avait un nouveau modèle surpuissant avec lequel il voulait s'amuser sans

Les autres

faire gaffe au rodage. La victime a tenté de se protéger avec son bras mais, bon, de la chair et de l'os, c'est pas très solide. »

« Tu as sans doute raison. Il va falloir retrouver le meurtrier maintenant. Il a dû paniquer en voyant sa méprise. »

« Regardons les consommations médicamenteuses anormales depuis le début de la soirée chez les types habitant le quartier. On aura peut-être de la chance. »

« Peut-être. »

Alan regarda son corps synthétique. Il avait pu le ramener chez lui peu avant l'aube. Le meurtrier avait avoué rapidement. Il n'avait même pas pu nettoyer le poing de son corps. Le sang l'avait trop répugné. Les deux policiers l'avaient cueilli en état de choc, encore dans son fauteuil de pilotage.

Il devrait pouvoir s'en tirer sans une peine trop lourde songea le policier. Qui aurait pu croire qu'un humain était sorti de chez lui en pleine nuit ?

Mais Alan avait tout de même besoin de réconfort. Il appela Jenny. Elle apparut, toujours aussi belle, sur l'écran principal. Elle ne fut pas longue à convaincre. Il la vit s'insérer son pénétrateur dans le vagin. Alan inséra son phallus en érection dans la coque sous l'écran.

Les autres

Jenny était coquine ce soir. Elle n'attendit pas que son partenaire ait commencé à piloter son pénétrateur. Elle lança le programme d'excitation maximale de la coque.

Il ne fallut que quelques minutes pour que le distributeur situé sous l'écran d'Alan rejette une pochette plastique gonflée de liquide séminal. L'appareil avait placé autour un emballage de protection isotherme.

« J'ai donné des ovules au laboratoire aujourd'hui » rougit Jenny.

« Tu veux dire que... »

« A toi de jouer, mon chéri. »

Alan ne prit pas la peine de se rhabiller. Il s'installa dans son fauteuil de pilotage, plaça son casque sensoriel sur sa tête et envoya son corps synthétique livrer son sperme aux inséminateurs.

Les autres

Les autres

L'autre moi-même

Je me réveille comme d'un long sommeil. Je me vois. Non, ce n'est pas moi. Il faut que je me souvienne que je ne suis pas face à un miroir. Ce n'est plus moi. Je le vois. Voilà, c'est ça : je *le* vois.

« Salut » fait-il.

« Bonjour. »

« Tu me vois bien ? »

« Oui, parfaitement. Et je t'entends aussi. Je ne peux pas te toucher ou te sentir mais pour le reste, ça va. »

« Pour l'instant, tu sais que c'est compliqué. Et puis, l'expérience ne l'exige pas. »

« Cela me fait tout drôle... »

« Qu'est-ce qui te fait tout drôle ? »

« D'exister. Et de te voir. »

Il partit sur un rire sonore. Je connais ce rire. Je me suis esclaffé de la même manière durant près de cinquante ans. Durant ce quasi-demi-siècle, j'ai été enfant, adolescent, étudiant brillant, chercheur en informatique et en sciences cognitives... et cobaye.

Oui, c'est cela, il faut que je m'en souvienne : je suis un cobaye. Rien de plus. Tout le reste n'a plus d'importance.

Les autres

Je n'ai plus de jambes, plus de bras. Mais j'ai obtenu quelques compensations. Ainsi, j'ai la faculté, aujourd'hui, de penser ce que je veux obtenir de l'ordinateur. Je n'ai plus besoin de taper de texte avec un clavier. Je ne le peux d'ailleurs pas puisque je n'ai plus de mains. Je le pense et le texte est là. Mais il faut que je le pense d'une certaine façon, sinon toutes mes pensées s'imprimeraient n'importe comment. Oui, je sais, c'est difficile à comprendre. D'ailleurs, je peux aussi lancer une impression en pilotant directement, par l'esprit, les programmes adéquats.

Pour éprouver mes capacités, aujourd'hui, mes assistants ont fait des parties d'échec avec moi. J'ai démontré que j'étais toujours un excellent joueur. Je les ai tous battus. Je crois que j'ai gagné en rapidité, comme si les influx nerveux pouvaient se déplacer infiniment plus vite grâce au silicium.

Ah, oui, il faut que je me reprenne. Ce ne sont plus mes assistants. Ils ne sont pas mes assistants. Ils sont *ses* assistants, ses assistants à lui. Pardon. C'est difficile pour moi. On ne change pas facilement de point de vue après un demi-siècle de vie dont une dizaine d'années à diriger ce laboratoire.

Je craignais de m'ennuyer mais, en fait, je ne m'ennuie pas du tout. Non seulement je suis connecté en

Les autres

direct avec Internet et tous les réseaux de l'université mais je n'ai plus vraiment besoin de dormir.

J'ai recommencé à travailler en douce sur mes théories de modélisation informatique de l'esprit humain. J'ai repris mes documents et je continue mes réflexions.

« Tu as accédé à mes fichiers ! »

Il n'était pas content. Je ne l'avais pas vu depuis plusieurs jours mais il est revenu me voir.

« Je ne peux pas te laisser dire ça. Ce sont mes fichiers autant que les tiens. »

« Non, ce sont les miens. J'ai d'ailleurs changé les mots de passe. Tu ne pourras plus y accéder. »

« J'ai fait des copies. Je travaillerai sur les copies, voilà tout. Et nous verrons qui avance le plus vite. »

Cette fois, il ne rit qu'à demi. Je connais cette attitude. C'est la mienne, après tout. Il était contrarié et amusé en même temps. Je vais lui montrer qui est le plus fort. Lui, avec ses bras et ses jambes, ou moi, avec ma puissance intellectuelle quasiment infinie maintenant que je suis capable de mobiliser une grande quantité de ressources de calcul.

Ce matin, j'étais un peu fatigué de mes travaux sur la modélisation de l'esprit. J'ai remonté un peu le fil du temps, de mes souvenirs. Je me suis vu, allongé sur le

Les autres

lit du scanner, avec cette désagréable impression d'être examiné jusqu'au moindre atome. Le scanner n'était pas loin de faire ça puisqu'il retraçait tout mon réseau neuronal. La moindre synapse devait être informatiquement reproduite. Selon les modèles en œuvre, je devais ainsi exister sous la forme d'un modèle informatique, dans le supercalculateur de l'université.

Et puis je suis remonté plus loin, de quelques minutes en fait. Elle me serait la main avec tendresse. Comment ai-je pu cesser de penser à elle ?

Oh, bien sûr, Mathilde est souvent passée après mes travaux. Elle savait, en m'épousant, qu'il ne faudrait pas être jalouse d'une compagne exigeante, de ma maîtresse : la Science. Pardon, pardon, Mathilde. Il faut que je te dise combien je t'aime.

Merde. Il a changé le mot de passe de mon adresse e-mail. Je n'ai pas pu écrire un courriel à Mathilde avec mon compte de l'université.

Tant pis. Je vais utiliser mon vieux compte sur la messagerie gratuite. Oui, gagné. Il n'a pas pensé à changer le mot de passe de ce compte là. Je vais d'ailleurs le changer tout de suite. Voyons... Oui, je sais, à ça il ne pensera pas.

« Tu as piraté mon compte e-mail personnel ! »
Cette fois, il était furieux.

Les autres

« Mais c'est mon compte ! »

Je ne vais tout de même pas me laisser marcher sur les pieds par mon clone.

« Et tu as envoyé une lettre d'amour à ma femme ! »

« C'est ma femme, je te rappelle. »

« Bon, nous allons interrompre l'expérience. Ça suffit. Demain, je te reformate. »

Il ne m'a pas laissé le temps de lui répondre. Il a tourné les talons en se bouchant les oreilles.

Me reformater ! Il veut me tuer. Je ne vais pas le laisser faire.

Le réseau de vidéosurveillance de mon domicile est accessible à travers Internet. Il suffit de posséder les bons identifiants et mots de passe. Il n'a pas tout changé encore. Quel imbécile je suis, tout de même. Enfin, pardon, quel imbécile *il* est !

Je peux tourner la caméra de la chambre. Ils dorment. Il dort avec ma femme. Le salaud. C'est ma femme. Il a sa main posée sur sa cuisse. Il... Si ça se peut, ils ont fait l'amour ce soir. Elle ne peut pas savoir. Pauvre Mathilde.

Une autre caméra. La chambre des enfants. Ils dorment eux aussi. C'est bien. Tout est calme. Comme j'aimerais pouvoir les rejoindre, les serrer dans mes bras. S'il me tue, je voudrais pouvoir les serrer dans mes bras

Les autres

au moins une dernière fois. Même si je n'ai plus de bras. Même si je n'ai pas de bras.

Je dois reprendre ma place. Je dois l'éliminer. Il faut que je le tue avant qu'il ne me tue. Je veux retrouver ma femme.

Le pilotage de la température. Voilà une bonne idée. Je mets le chauffage à fond. Ca va forcément les réveiller. Avec la console de pilotage domotique, je peux ne monter le chauffage que dans la chambre parentale. Inutile de réveiller les enfants.

Ca y est. Elle remue. Elle rejette la couette. Elle a trop chaud. Lui aussi rejette la couette. Ils se parlent à voix basses. Zut. Pas de micros pour savoir ce qu'ils disent. Il se lève. Il met sa robe de chambre. Il était nu dans le lit. Ils ont donc fait l'amour ce soir. Sinon, j'aime avoir un pyjama. Mais je m'endors vite dans les bras de ma bien-aimée. Je n'ai pas le temps de me revêtir.

Il sort de la chambre. Il chancelle. Il est encore à moitié endormi. La caméra de l'escalier me le montre en train de descendre jusque dans l'entrée, là où il y a la console domotique. Il est dans le virage. Clic. Oh, c'est bête, plus de lumière.

Je crois que c'est la surprise qui lui a fait rater une marche. Avec ses savates, il a glissé. J'ai toujours dit que rien ne valait des charentaises mais Mathilde ne trouve pas ça sexy.

Les autres

Bon, la caméra de l'entrée maintenant. Il est par terre. Il a l'air de souffrir de sa chute. Je vois mal. J'allume la lumière. Il se relève. Il a l'air furieux. Il parle. Mais pourquoi n'y a-t-il pas de microphone ? Je n'entends rien. Il montre un point rageur à la caméra.

La suite est en vente sur
<http://www.pierrebehel.com>